



HAL
open science

Les émergents et la prolifération nucléaire. Une illustration des biais téléologiques en relations internationales et de leurs effets

Benoît Pelopidas

► **To cite this version:**

Benoît Pelopidas. Les émergents et la prolifération nucléaire. Une illustration des biais téléologiques en relations internationales et de leurs effets. Critique Internationale, Presses de sciences po, 2012, 2012/3 (56), pp.57 - 74. 10.3917/cii.056.0057 . hal-03393266

HAL Id: hal-03393266

<https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-03393266>

Submitted on 21 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les émergents et la prolifération nucléaire. Une illustration des biais téléologiques en relations internationales et de leurs effets

par Benoît Pelopidas

C' est le comportement d'un pays « émergent », à savoir l'essai nucléaire chinois du 16 octobre 1964, qui a conduit les observateurs de l'histoire nucléaire militaire, approchée comme une histoire de la « prolifération », à tourner leur regard vers l'ensemble des États de la planète et à ne plus se limiter à ceux que l'on dit « développés »¹. Les aspirations de l'Inde au statut de membre permanent du Conseil de sécurité des Nations unies après la campagne d'essais nucléaires de 1998, ainsi que les soupçons portés sur la République islamique d'Iran, dont la puissance régionale se renforce, suggèrent que la prolifération nucléaire apparaît encore comme

1. Dès 1960, un *National Intelligence Estimate* de la CIA estime que, du fait de l'aide soviétique, un essai nucléaire est envisageable entre 1962 et 1964. (NIE 100-4-60 du 20 septembre 1960, p. 1-2). En 1963, un mémorandum signé par le secrétaire à la Défense Robert McNamara envisage pour la première fois un État dit « en développement » comme un État du seuil nucléaire. Moeed Yusuf, « Predicting Proliferation: The History of the Future of Nuclear Weapons », Policy Paper n°11, Washington D.C., Brookings Institution, 2009, p. 15, 19 et suivantes ; Torrey C. Froscher, « Anticipating Nuclear Proliferation. Insights from the Past », *Nonproliferation Review*, 13 (3), 2006, p. 469.

« l'accès à la puissance »² pour des États considérés dès lors comme « émergents ». Après la fin de la guerre froide, des représentants de premier plan de la tradition réaliste ont ainsi annoncé la nucléarisation prochaine de l'Allemagne et du Japon³.

En même temps, l'acquisition d'équipements nucléaires militaires par le Pakistan – dès la fin des années 1980, testés en 1998 – et par la Corée du Nord – dont les essais de 2009 sont considérés comme un succès même si ses capacités balistiques demeurent sujettes à débat – suggère plutôt que la prolifération relève plus de la survie de l'État ou du régime que de l'affirmation de puissance. Ces deux cas rappellent que la prolifération nucléaire n'est pas l'apanage des puissances émergentes⁴.

Quelles sont dès lors les relations entre l'émergence d'un État sur la scène internationale et la prolifération nucléaire ? Plus précisément, la prolifération nucléaire est-elle une condition ou une conséquence de l'émergence des États ? Il convient ici de déterminer si le fait de se doter de systèmes d'armes nucléaires favorise l'émergence ou si, inversement, l'émergence d'un État, en modifiant la hiérarchie des puissances sur la scène internationale, l'amène à se doter d'armes nucléaires.

Nous ignorerons la littérature et les débats récents sur la possibilité que des acteurs non étatiques se dotent de tels systèmes d'armes⁵, et mettrons à l'épreuve la thèse selon laquelle les États émergents sont des États proliférants⁶. Deux raisons principales sont invoquées à l'appui de cette thèse : d'une part, la possession d'un système d'armes nucléaires octroierait de la

2. Ghassan Salamé, *Appels d'empire, ingérences et résistances à l'ère de la mondialisation*, Paris, Fayard, 1996, chap. 7.

3. Le général Pierre Gallois prédit que le Japon deviendra nucléaire en 1964, de même que le « futurologue » Hermann Khan. En 1957, un *National Intelligence Estimate* avance que le Japon va probablement se doter d'armes nucléaires dans la prochaine décennie. « Weapons Production in Fourth Countries: Likelihood and Consequences », NIE 100-6-57 du 18 juin 1957, Washington, D.C., National Security Archive. Graham Allison, « The Specter of Nuclear Proliferation », *Los Angeles Times*, 17 février 2005. Pour l'Allemagne, voir notamment John J. Mearsheimer, « Back to the Future: Instability in Europe after the Cold War », *International Security*, 15 (1), 1990, p. 38. Pour une prévision associant l'Allemagne et le Japon, voir Christopher Layne, « The Unipolar Illusion: Why New Great Powers Will Rise », *International Security*, 17 (4), 1993, p. 37 et Kenneth N. Waltz, « The Emerging Structure of International Politics », *International Security*, 18 (2), 1993, p. 54.

4. Derek D. Smith, *Deterring America: Rogue States and the Proliferation of Weapons of Mass Destruction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, chap. 3 et 4 pour une étude des comportements de l'Irak et de la Corée du Nord.

5. Sur ces aspects, voir en particulier Michael Levi, *On Nuclear Terrorism*, Cambridge, Harvard University Press, 2007, et pour une analyse détaillée des difficultés de l'entreprise du terrorisme nucléaire, voir John E. Mueller, *Atomic Obsession: Nuclear Alarmism from Hiroshima to Al Qaeda*, Oxford, Oxford University Press, 2009, 3^e partie. Pour une analyse spécifiquement centrée sur les intentions des chefs du mouvement d'Al-Qaeda concluant à une absence d'intérêt pour une arme nucléaire, voir Anne Stenersen, *Al-Qaida's Quest for Weapons of Mass Destruction: The History behind the Hype*, Sarrebruck, VDM Verlag, 2009.

6. Seule l'acception horizontale de la prolifération est ici retenue, à savoir l'acquisition d'arsenaux nucléaires et non l'augmentation en taille ou la modernisation d'arsenaux existants.

puissance supplémentaire et une reconnaissance sur la scène internationale qui peut s'interpréter en termes d'émergence ; d'autre part, cette arme garantirait la survie de l'État ou du régime par ailleurs menacé. Ces deux conceptions illustrent le clivage entre réalistes offensifs, pour lesquels l'objectif primordial des acteurs sur la scène internationale est l'accroissement de leur puissance, et réalistes défensifs, qui définissent cet objectif comme la préservation de leur sécurité⁷. D'autres distinctions au sein du réalisme ont été opérées dans les études sur les questions de prolifération nucléaire : T. V. Paul oppose par exemple un réalisme prudentiel, pour lequel les menaces sont définies en termes de probabilités, à un réalisme du pire, qui envisage nécessairement le scénario le plus défavorable afin de s'y préparer⁸. Toutefois, ces distinctions cachent mal le fait que la tradition réaliste dans son ensemble éprouve de grandes difficultés à penser le renoncement à un système d'armes nucléaires⁹.

Au-delà d'une critique du réalisme, nous nous intéresserons à la conception de l'histoire sur laquelle repose la thèse des « émergents proliférants », et ce à trois niveaux. Au niveau métathéorique, nous réaffirmerons l'intuition de Edward Carr qui, à l'aube de la discipline des relations internationales et avant la première explosion atomique, avançait que « l'aspect téléologique de la science des relations internationales est flagrant depuis le début »¹⁰. Plus précisément, nous montrerons que la thèse associant émergence et prolifération nucléaire relève d'une compréhension téléologique de l'histoire, qui se manifeste au-delà des réalistes autodésignés comme tels¹¹. Nous mettrons donc au jour, dans un premier temps, l'homologie entre ses deux composantes : les lectures qui font de l'émergence et de

7. Pour un aperçu de ce clivage, voir Benjamin Frankel, « Restating the Realist Case: An Introduction », *Security Studies*, 5 (3), 1996, p. 14-20.

8. T. V. Paul, *Power versus Prudence, Why Nations Forgo Nuclear Weapons*, Montréal, Mc Gill-Queens University Press, 2000.

9. Le réalisme offensif et le néoréalisme sont les plus incapables de penser le renoncement, mais même le réalisme classique ne peut pas du tout l'envisager après le franchissement du seuil nucléaire. Halit Mustafa Emin Tagma, « Realism at the Limits: Post-Cold War Realism and Nuclear Rollback », *Contemporary Security Policy*, 31 (1), 2010, p. 182 ; Jacques E. C. Hymans, « Theories of Nuclear Proliferation. The State of the Field », *Nonproliferation Review*, 13 (3), 2006, p. 456. Nous ne questionnons pas ici les incohérences de certains théoriciens néoréalistes entre leur théorie générale et leur compréhension de la prolifération nucléaire. Sur cet aspect, voir Daniel Deudney, « Dividing Realism: Structural Realism versus Security Materialism on Nuclear Security and Proliferation », *Security Studies*, 2 (3-4), 1993, p. 5-36.

10. Edward H. Carr, *The Twenty Years' Crisis, 1919-1939. An Introduction to the Study of International Relations*, Londres, 1939, p. 11 (Palgrave Macmillan, 2001) (nous traduisons).

11. Nous suivons Natasha Bajema lorsqu'elle observe que la grande majorité des analystes de la prolifération qui ne se présentent pas comme réalistes adoptent un modèle explicatif fondé essentiellement sur des considérations sécuritaires. Natasha Bajema, « Beyond the Security Model. Assessing the Capacity of Neoclassical Realism for Forecasting Proliferation », dans William Potter, Gaukhar Mukhatzhanova (eds), *Forecasting Nuclear Proliferation in the 21st Century. The Role of Theory*, Palo Alto, Stanford University Press, 2010, p. 58.

l'augmentation du nombre d'acteurs dotés d'armes nucléaires des clés d'interprétation de l'histoire des relations internationales. Nous appellerons cette seconde lecture le « paradigme de la prolifération »¹². Toutes deux sont des lectures téléologiques de l'histoire qui reposent sur une compréhension figée des critères de la puissance. Au niveau empirique, nous observerons que l'histoire invalide l'idée selon laquelle les puissances émergentes seraient nécessairement séduites par les systèmes d'armes nucléaires, et exposerons les angles morts de cette thèse. Enfin, au niveau politique, nous avancerons que l'invocation de la prolifération se veut une prophétie autoréfutante, qui pourrait bien se révéler autoréalisatrice, et donc contre-productive.

Émergence et prolifération nucléaire : deux formes de téléologie

La notion d'émergence¹³ s'inscrit dans une logique développementaliste qui ne conçoit pas de changement des modalités d'établissement de la hiérarchie dans le système international, mais simplement des modifications des positions respectives au sein de cette hiérarchie. Nous n'affirmons pas que cette approche ne permet pas d'expliquer le changement mais plutôt que sa compréhension du changement est extrêmement étroite et ne permet pas d'en expliquer les modalités originales, voire inédites. L'émergence et la prolifération nucléaire sont des catégories conçues par les puissances reconnues comme « établies » ou dotées d'armes nucléaires pour désigner ceux qui sont susceptibles de modifier l'ordre international au sommet duquel elles estiment se trouver. Le « puissant » qui désigne l'« émergent » le caractérise comme étant sur le point de le concurrencer en se dotant des mêmes attributs de la puissance que lui. De ce fait, la trajectoire historique des États soupçonnés est considérée comme une ligne déjà tracée par les puissants actuels. Et puisque la destination est connue, seul le rythme de l'ascension varie : c'est la définition commune de la téléologie. Par conséquent, les régularités observées dans le passé devraient se reproduire à l'avenir. Ces éléments soulignent le caractère déterministe et non politique de la téléologie, si l'on définit une interprétation politique de l'histoire comme fondée sur la possibilité de créer du nouveau, dans la

12. Pour une analyse plus complète du paradigme de la prolifération et de ses effets, voir Benoît Pelopidas, *Renoncer à l'arme nucléaire. La séduction de l'impossible ?*, Paris, Presses de Sciences Po, à paraître, et « Du fatalisme en matière de prolifération nucléaire : retour sur une représentation opiniâtre », *Revue suisse de science politique*, 15 (2), 2009, p. 281-316.

13. Pour une critique de cette notion, voir la contribution de Andrew Hurrell dans ce dossier : « Récits d'émergence : la fin du Tiers Monde ? », *Critique internationale*, 56, juillet-septembre 2012, p. 17-38.

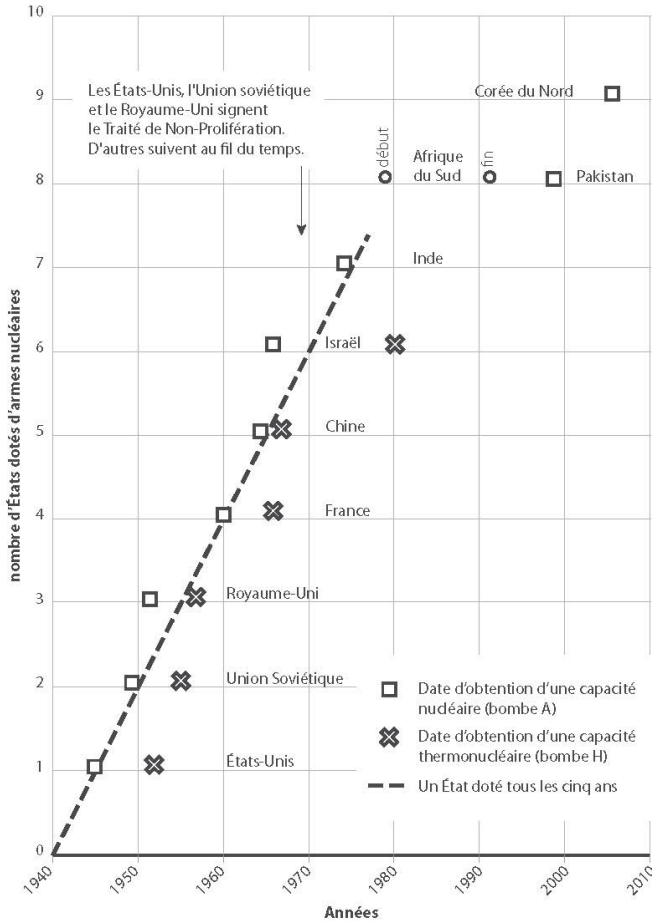
durée et sans violence¹⁴. Dans un modèle téléologique, les finalités sont déjà définies et les jugements politiques sur le cours de l'histoire sont remplacés par des certitudes. Le paradigme de la prolifération correspond parfaitement à cette approche. Aussi la demande d'armes nucléaires n'est-elle pas questionnée ; les indices les plus troublants sont systématiquement interprétés comme une confirmation des soupçons. Cette attitude s'illustre à au moins six niveaux : la représentation globale de l'histoire nucléaire comme une augmentation linéaire du nombre d'États dotés d'armes nucléaires ; le retour de la notion de latence nucléaire ; l'évolution de la définition d'un État doté d'armes nucléaires ; le rapport implicite entre « la bombe » et la catégorie agrégée « armes de destruction massive » qui présente les autres composantes de la catégorie comme périphériques ; les effets de labellisation rétrospective des cas d'acquisition de systèmes d'armes nucléaires comme cas de prolifération même s'ils précèdent l'apparition du terme ; enfin, une mémoire asymétrique qui oublie les cas de renoncement et se souvient exclusivement des cas de prolifération aboutie. Reprenons chaque niveau de manière plus détaillée.

La compréhension téléologique de l'histoire nucléaire est facile à détecter parce qu'elle se traduit sous forme graphique dans certains ouvrages consacrés à ce sujet. Nous reproduisons ici la représentation graphique de la variante linéaire de cette compréhension, mais il nous faut préciser ici que ce n'est qu'une variante de la téléologie de la prolifération.

Une approche alternative, mais tout aussi téléologique, repose sur la notion de vagues, cascades ou dominos. Elle pourrait être compatible avec l'idée des vagues de déprolifération, mais ce qui importe pour notre argument est que ces vagues sont toujours considérées comme provisoires et insuffisantes pour contrarier le mouvement général de l'histoire orientée vers la prolifération ; elles ne peuvent être que des parenthèses. Deux catégories d'analyse révèlent cette approche : la latence nucléaire et le statut d'État doté d'armes nucléaires, qui constitue la traduction politique de cette catégorie de pensée.

14. Cette définition du politique s'inspire des travaux de Hannah Arendt et de ses concepts de natalité et de responsabilité politique, cette dernière s'exerçant dans la « brèche entre le passé et l'avenir ». Cette interprétation est développée dans *Renoncer à l'arme nucléaire. La séduction de l'impossible ?*, *op. cit.*. Observons que le réalisme structurel ou néoréalisme en théorie des relations internationales a occupé une place hégémonique dans les analyses des phénomènes de prolifération nucléaire au cours des trente dernières années, implicitement ou explicitement. Or l'une des critiques les plus incisives du néoréalisme notait précisément son déni du politique comme entreprise créative qui définirait une volonté collective. Voir Richard Ashley, « The Poverty of Neorealism », *International Organization*, 38 (2), 1984, p. 260, et plus largement son analyse du déni de l'histoire dans le néoréalisme, p. 258 et suivantes.

Figure 1. L'histoire nucléaire comme histoire linéaire de la prolifération



Source : Thomas C. Reed, Danny B. Stillman, *The Nuclear Express: A Political History of the Bomb and its Proliferation*, New York, Zenith Press, 2009, p. 265.

La notion de latence nucléaire (*nuclear latency*), qui revient en force dans la littérature spécialisée¹⁵, désigne la durée nécessaire à un pays disposant des capacités à développer un système d'armes nucléaires pour le développer effectivement. Poser la question dans ce sens équivaut à fournir une mesure

15. Ainsi, en 2007, Bruce Bechtol Jr. reconnaît à juste titre que les prévisions fondées sur les capacités technologiques font retour à travers la notion de latence nucléaire, après avoir été longtemps démodées. Bruce E. Bechtol Jr., *Red Rogue: The Persistent Challenge of North Korea*, New York, Potomac Books Inc., 2007, p. 18. Dans le domaine du renseignement, les prévisions sur le prochain État nucléaire sont, au moins jusque dans les années 1980, fondées sur l'accès aux matières fissiles et aux capacités technologiques présentes dans le pays. Francis J. Gavin, « Same As It Ever Was. Nuclear Alarmism, Proliferation and the Cold War », *International Security*, 34 (3), 2009-2010, p. 18.

temporelle révélatrice d'un degré de soupçon et d'une vision de l'histoire téléologique que nous entendons mettre au jour. La demande d'armes nucléaires n'est pas mise en question : si un État peut se doter de ce système d'armes, la latence interprétée dans le cadre du paradigme de la prolifération suppose qu'il va le faire. Les mesures de la latence nucléaire varient considérablement selon la perspective adoptée : la littérature technique néglige les facteurs politiques et, par extension, ce que nous avons appelé le politique, alors que la littérature de science politique adopte des mesures trop larges des capacités au lieu de s'intéresser à la capacité de se procurer de l'uranium hautement enrichi ou du plutonium utilisables à des fins militaires¹⁶.

L'évolution de la ligne de démarcation entre la catégorie d'État doté d'armes nucléaires et celle d'État non doté est un troisième indice de la tendance téléologique de la littérature consacrée aux questions de prolifération. Il ne s'agit pas ici de la reconnaissance d'un État doté en tant que tel par le droit international, laquelle est fixée par l'article IX paragraphe 3 du Traité de Non-Prolifération (TNP), mais plutôt de l'acceptation d'un état de fait par un nombre croissant de spécialistes. Traditionnellement, les États sont reconnus comme dotés lorsqu'ils ont effectué un essai nucléaire¹⁷. Toutefois, la littérature récente tend à remplacer ce critère par la possession d'une quantité significative (*significant quantities*) de matières fissiles¹⁸. Cela équivaut à généraliser le soupçon issu de l'idée selon laquelle la prolifération peut être opaque et à dépolitiser le franchissement du seuil nucléaire ; la décision de rendre public un arsenal par un essai est donc remplacée par la possession d'une quantité donnée de matières fissiles. L'implication est claire : la direction de l'histoire est connue, la demande d'armes nucléaires est supposée. L'offre et les ressources disponibles étant l'obstacle

16. Nous empruntons ici le constat de Scott D. Sagan, « Nuclear Latency and Nuclear Proliferation », dans W. Potter, G. Mukhatzhanova (eds), *Forecasting Nuclear Proliferation in the 21st Century. The Role of Theory*, op. cit..

17. J. E. C. Hymans, « When Does a State Become a “Nuclear Weapons State”? An Exercise in Measurement Validation », *Nonproliferation Review*, 17 (1), 2010, p. 161 ; W. Potter, « The Diffusion of Nuclear Weapons », dans Emilie O. Goldman, Leslie C. Eliason (eds), *The Diffusion of Military Technology and Ideas*, Palo Alto, Stanford University Press, 2003, p. 147 ; Ity Abraham, « The Ambivalence of Nuclear Histories », *Osiris*, 21, 2006, p. 51.

18. Pour un exemple de littérature spécialisée illustrant cette tendance, voir Henry D. Sokolski (ed.), *Falling Behind: International Scrutiny of the Peaceful Atom*, Carlisle, U.S. Army War College Strategic Studies Institute, 2008. L'auteur avance également que la quantité critique habituellement acceptée est bien trop importante. H. D. Sokolski, « Assessing the IAEA's Ability to Verify the NPT », dans *ibid.*, p. 25. W. Potter et G. Mukhatzhanova reconnaissent combien cette tendance est fréquente dans « In Search for Proliferation Trends and Tendencies », dans W. Potter, G. Mukhatzhanova (eds), *Forecasting Nuclear Proliferation in the 21st Century. The Role of Theory*, op. cit., p. 341. Pour une analyse de cette évolution, aussi bien sur le plan intellectuel que politique, et de ses conséquences, voir J. E. C. Hymans, « When Does a State Become a “Nuclear Weapons State”? An Exercise in Measurement Validation », art. cit.

majeur, le critère du seuil est abaissé et focalisé sur ces éléments pour anticiper la détection¹⁹.

Un quatrième révélateur réside dans la relation entre les différentes composantes de l'agrégat « armes de destruction massive », qui désigne à la fois les armes biologiques, chimiques, radiologiques et nucléaires. Il ne s'agit pas ici de contester cet agrégat en tant que tel, qui rassemble des armes dont la capacité de destruction et les effets de long terme sont très différents, et exclut d'autres types d'armes historiquement ou potentiellement aussi meurtrières ou indiscriminées dans leurs effets. Il s'agit plutôt d'observer que l'arme nucléaire ou, faudrait-il dire, les systèmes d'armes nucléaires²⁰ sont l'étalon de référence de l'agrégat en question. Ainsi, le terme d'armes de destruction massive, qui apparaît dans la première résolution de l'Assemblée générale des Nations unies le 24 janvier 1946, reçoit une définition officielle deux ans plus tard, clairement centrée sur les armes atomiques. Celle-ci désigne « des *armes explosives atomiques*, des armes utilisant des matériaux radioactifs, des armes biologiques et chimiques mortelles, et toute arme développée dans l'avenir ayant des caractéristiques comparables à l'arme atomique ou aux autres armes mentionnées ci-dessus en matière de capacité de destruction »²¹. La centralité de l'arme nucléaire dans cette définition est significative, précisément parce que ces différents types d'armes ont des capacités de destruction très différentes²². De ce fait, l'usage même de la catégorie d'armes de destruction massive, qui se retrouve dans différents traités et documents diplomatiques, a consacré les systèmes d'armes nucléaires comme étalon de référence. Il est vrai que ces derniers ont fait l'objet d'une attention particulière au détriment des autres systèmes d'armes inclus dans la catégorie, au moins jusqu'aux allégations d'emploi d'armes chimiques par les États-Unis à la fin des années 1960²³.

19. Pour une analyse plus détaillée de la façon dont la compréhension de l'histoire par le paradigme de la prolifération aboutit à rendre l'action plus urgente et à légitimer l'action préventive, voir B. Pelopidas, « The Oracles of Proliferation: How Experts Maintain a Biased Historical Reading that Limits Policy Innovation », *Nonproliferation Review* 18 (1), 2011, p. 308-309.

20. Pour ré-historiciser l'histoire nucléaire, il est essentiel de comprendre les armes nucléaires comme des systèmes d'armes, c'est-à-dire des systèmes techniques qui évoluent avec le temps à la fois sur le plan technique et quant à leur capacité de destruction, et qui ne sont pas réductibles à un objet incomparable aux autres, que l'on appelle « la bombe ». B. Pelopidas, *Renoncer à l'arme nucléaire. La séduction de l'impossible ?*, op. cit., introduction.

21. Commission pour les armements conventionnels, document des Nations unies S/C.3/32/Rev.1, août 1948, cité dans W. Seth Carus, « Defining "Weapons of Mass Destruction" », Washington D.C., National Defense University, Center for the Study of Weapons of Mass Destruction, Occasional Paper n°4, janvier 2006, p. 3 (nous soulignons).

22. Les armes nucléaires sont les seules à produire des radiations dont les effets seront ressentis pendant plusieurs siècles ; leur capacité de destruction frappe non seulement les êtres humains mais aussi toute autre forme de vie ainsi que les bâtiments ; enfin, le nombre de victimes d'une explosion nucléaire est sans commune mesure avec celui des autres formes d'armes de destruction massive. Nous n'avons pas la place ici d'entrer dans le débat sur la miniaturisation.

23. Susan B. Martin, « Weapons of Mass Destruction. A Brief Overview », dans Sohail H. Hashmi, Steven P. Lee (eds), *Ethics and Weapons of Mass Destruction: Religious and Secular Perspectives*, New York, Columbia University Press, 2004, p. 17.

Ils sont demeurés la référence *via* l'idée d'une « bombe atomique du pauvre ». Cette dernière désigne, dans une logique développementaliste, les autres formes d'armes de destruction massive accessibles à ceux qui ne sont pas en mesure de se doter d'armes nucléaires²⁴. Il y a là une forme particulière de la téléologie : le déterminisme capacitaire²⁵. La demande d'armes nucléaires étant supposée, le manque de ressources devient le principal obstacle auquel elle est confrontée. C'est l'une des raisons essentielles de l'impact de la découverte du réseau de prolifération clandestin du scientifique pakistanais Abdul Qader Khan, qui rend les ressources essentielles à un programme nucléaire plus aisément accessibles²⁶.

La mémoire de l'histoire nucléaire révèle deux autres indices de la téléologie de l'approche par la prolifération²⁷. Non seulement les analyses s'accommodent d'une labellisation rétrospective qui érige la prolifération en vérité éternelle de l'histoire nucléaire, mais elles s'appuient aussi sur une mémoire asymétrique qui se souvient des cas de prolifération aboutie, ou opaque et non détectée, et occulte les démentis à répétition infligés aux prophètes de la prolifération.

Alors que la catégorie de prolifération ne s'est généralisée qu'au début des années 1960²⁸, même les meilleurs ouvrages relatifs à la période antérieure et notamment au cas soviétique tendent à caractériser ce dernier comme le premier cas de prolifération²⁹. Cet anachronisme suggère que l'invention de la catégorie « prolifération » n'a fait que reconnaître une dynamique œuvrant en profondeur de tout temps selon les mêmes modalités, et surtout dans la même direction, et qui n'était tout simplement pas identifiée. Ainsi la prolifération apparaît-elle comme la vérité du développement historique, vérité qui, une fois révélée, peut être appliquée sans problème aux temps antérieurs³⁰.

Ces effets de labellisation rétrospective ne sont qu'une manifestation d'une mémoire profondément asymétrique, orientée dans le sens de l'augmentation

24. David Mutimer, « Reimagining Security: The Metaphors of Proliferation », dans Keith Krause, Michael C. Williams (eds), *Critical Security Studies: Concepts and Cases*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997, p. 213.

25. Pour une analyse critique systématique de cette approche et de sa persistance, voir B. Pelopidas, *Renoncer à l'arme nucléaire. La séduction de l'impossible ?*, op. cit., chap. 3.

26. L'ouvrage révélateur de cette tendance générale est celui de William Langewiesche, *The Atomic Bazaar: The Rise of the Nuclear Poor*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2007.

27. Pour une analyse détaillée des aspects avancés dans ce paragraphe, voir B. Pelopidas, « La couleur du cygne sud-africain. Le rôle des surprises dans l'histoire nucléaire et les effets d'une amnésie partielle », *Annuaire français de relations internationales*, 11, 2010, p. 683-694.

28. Matthew Woods, « Inventing Proliferation: The Creation and Preservation of the Inevitable Spread of Nuclear Weapons », *The Review of International Studies*, 3 (3), 2004, p. 416-442.

29. Michael D. Gordin, *Red Cloud at Dawn: Truman, Stalin, and the End of the Atomic Monopoly*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2009, p. 64, 186, 275. Merci à David Holloway qui m'a signalé ce travers des études sur le programme soviétique.

30. La notion de révélation est importante parce qu'elle implique que la catégorisation d'un problème et d'une dynamique historique comme « prolifération » n'a aucun effet sur le phénomène qu'elle saisit.

du nombre d'États dotés d'armes nucléaires au fil du temps. Ainsi, la prolifération opaque israélienne est dans toutes les mémoires au point que des analystes ont suggéré que cette exception pouvait devenir la norme d'un nouvel âge nucléaire³¹. Inversement, le démantèlement intégral des six armes développées en secret en Afrique du Sud et la restitution des arsenaux d'Ukraine, de Biélorussie et du Kazakhstan à la Russie dans le cadre du traité START sont tendanciellement minimisés. Pourtant, ces deux événements ont été des surprises considérables. L'asymétrie mémorielle s'étend aux surprises : celles-ci sont oubliées ou négligées au profit de celles qui vont dans le sens de la téléologie de la prolifération. Le cas de l'Irak, dont le programme nucléaire clandestin, non détecté par l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA), a été révélé à l'issue de la guerre de 1991, est significatif de cette asymétrie. Il a été en effet la source d'une radicalisation et d'un mouvement préventif des agendas politiques et intellectuels relatifs à la question de la prolifération, alors même que, dans ce cas précis, le seuil nucléaire n'a jamais été franchi. Les analyses les plus récentes remettent d'ailleurs en question la croyance profondément ancrée selon laquelle les Irakiens étaient sur le point de se doter d'un système d'armes nucléaires au moment où leurs activités ont été détectées. Selon ces analyses, la mauvaise gestion de ce programme aurait considérablement repoussé le moment à partir duquel Bagdad aurait été effectivement en mesure de faire exploser une arme nucléaire³². Mais cela ne suffit pas à rééquilibrer la mémoire de l'histoire nucléaire. L'indice le plus récent de cette téléologie de la prolifération réside dans la précipitation avec laquelle certains ont affirmé avec certitude l'existence d'une décision iranienne de se doter d'un système d'armes nucléaires, ou interprété les rumeurs de réception clandestine par la Birmanie de technologies à double usage en provenance de Corée du Nord comme un révélateur des ambitions militaires cachées de la junte³³.

31. B. Frankel (ed.), *Opaque Nuclear Proliferation. Methodological and Policy Implications*, Londres, Routledge, 1991, réédition d'un numéro spécial de la revue *Security Studies*. Voir également la discussion plus localisée, puisqu'elle ne concerne qu'un État, de Avner Cohen sur la possibilité que l'Iran imite l'opacité israélienne. Avner Cohen, *The Worst-Kept Secret: Israel's Bargain with the Bomb*, New York, Columbia University Press, 2010, chap. 9.

32. J. E. C. Hyman, *Achieving Nuclear Ambitions: Scientists, Politicians and Proliferation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, chap. 3 ; Malfrid Braut-Hegghammer, « Revisiting Osirak: Preventive Attacks and Nuclear Proliferation Risks », *International Security*, 36 (1), 2011, p. 126-128, en particulier la note 128.

33. David Albright, Paul Brannan, Robert Kelley, Andrea Scheel Stricker, « Burma: A Nuclear Wannabe, Suspicious Links to North Korea and High-Tech Procurements to Enigmatic Facilities », *Institute for Science and International Security (ISIS)*, 28 janvier 2010 ; David Albright, Christina Walrond, « Technical Note: Revisiting Bomb Reactors in Burma and an Alleged Burmese Nuclear Weapons Program », *ISIS*, 11 avril 2011. Rendons justice à l'une des rares évaluations prudentes et reconnaissant l'incertitude : Catherine Boye, Melissa Hanham, Robert Shaw, « North Korea and Myanmar: A Match for Nuclear Proliferation? », *Bulletin of the Atomic Scientists*, 27 septembre 2010. L'étude la plus récente à ce jour se révèle très sceptique quant à la réalité de ces transferts de technologie et des ambitions militaires de Rangoon : Andrew Selth, « Burma and Nuclear Proliferation », dans James J. Wirtz, Peter R. Lavoy (eds), *Over the Horizon Proliferation Threats*, Palo Alto, Stanford University Press, 2012.

Ces six symptômes qui nous permettent d'identifier une histoire téléologique comme fondement implicite du paradigme de la prolifération doivent être compris dans un contexte intellectuel et disciplinaire spécifique : celui d'une poussée du quantitativisme au sein des études consacrées au problème de la prolifération, qui aboutit à mesurer ce qui est mesurable et à donner à ces mesures chiffrées le statut de résultat objectif, négligeant les incertitudes et les limites du savoir possible³⁴. On comprend alors aisément comment cela conduit au primat d'une approche du problème de la prolifération par l'offre³⁵, mesurable par les catégories présentées plus haut. La demande est donc bien souvent supposée, alimentant le biais téléologique que nous avons exposé. En ce sens, l'approche de l'histoire nucléaire par la prolifération présente bien le même biais que le développementalisme, à savoir une compréhension unilinéaire des trajectoires historiques des communautés humaines, dont la finalité est fixée par les puissances qui produisent ce discours. Une fois cette téléologie mise en évidence, il nous revient de la mettre à l'épreuve de l'histoire.

Les émergents ne se dotent pas d'armes nucléaires... et les États nouvellement dotés n'émergent pas comme ils le voudraient

Utiliser la prolifération nucléaire comme indicateur ou simple corrélat de l'émergence sur la scène internationale est tentant si l'on se réfère aux premières années de l'âge nucléaire. Ainsi, les deux grandes puissances émergentes des débuts de l'ère bipolaire – les États-Unis et l'Union Soviétique – ont été les premières à se doter de ce type d'arsenaux. Et si le Royaume-Uni et la France ont décidé à leur tour de se doter de systèmes d'armes nucléaires, c'est parce que ces deux puissances en déclin, perdant leurs empires coloniaux, considéraient ce type d'arsenaux comme le nouvel étalon de la puissance internationale. Ajoutons la Chine et, par un anachronisme

34. Des sympathisants des méthodes quantitatives mettent eux-mêmes en garde contre cette tendance. Voir Scott D. Sagan, Alexander H. Montgomery, « The Perils of Predicting Proliferation », *The Journal of Conflict Resolution*, 53 (2), 2009, p. 304. L'observation de J. E. C. Hymans qui affirme dans son étude du cas chinois que les conditions politiques et institutionnelles du succès d'un programme nucléaire sont absentes des études antérieures parce que difficilement mesurables corrobore cette conclusion. J. E. C. Hymans, « How Did China's Nuclear Weapons Project Succeed? », papier présenté à la 51^e convention de l'*International Studies Association*, La Nouvelle-Orléans, février 2010, p. 8.

35. Nous ne nions pas que des études sur la demande existent. Toutefois, cette observation sur le primat d'une approche par l'offre était déjà faite à juste titre en 2006 par J. E. C. Hymans, « Theories of Nuclear Proliferation. The State of the Field », art. cité, et a été confirmée dans un entretien récent avec l'auteur (Montréal, 19 mars 2011). Un constat analogue se lit sous la plume de Lewis Dunn, « Non-Proliferation Epidemiology », dans Paul Bracken, Ian Bremmer, David Gordon, *Managing Strategic Surprise: Lessons from Risk Management and Risk Assessment*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 106. Pour une illustration revendicative récente de l'approche par l'offre, voir le numéro spécial du *Journal of Conflict Resolution*, 53 (2), 2009.

désormais célèbre, nous obtenons les cinq membres permanents du Conseil de sécurité des Nations unies. Ce récit est toutefois trompeur à quatre niveaux. Tout d'abord, certaines puissances émergentes majeures ont choisi de ne pas se doter de systèmes d'armes nucléaires et se sont tenues à ce choix en dépit des prévisions opiniâtres des experts. D'autres ont poursuivi une trajectoire d'émergence en dépit, voire grâce à l'abandon de leurs projets nucléaires. Les deux cas les plus significatifs sont l'Allemagne et le Japon, vaincus de la seconde guerre mondiale, la première étant condamnée à verser des réparations aux vainqueurs, le second étant contraint à une refondation constitutionnelle écrite par les États-Unis. Leur fragilité au sortir de la guerre n'a pas empêché une émergence unanimement reconnue au cours des cinquante années suivantes, qui ne s'est pas appuyée sur un projet d'acquisition de l'arme nucléaire³⁶. Dans le même ordre d'idées, on peut observer que les formations rassemblant les pays industrialisés, depuis le groupe des six en 1975 jusqu'au G-20 depuis 1999, comptent un nombre croissant d'États non dotés. La France, les États-Unis et le Royaume-Uni, tous trois dotés, représentaient la moitié des membres du groupe des six. L'élargissement à vingt membres a conduit à ajouter trois États dotés (la Russie en 1998 lors du passage au G8, l'Inde et la Chine lors du passage au G20 en 1999) et quatorze non dotés. De 1975 à 2011, la proportion d'États dotés au sein de ce groupe, qui se veut l'une des représentations de l'émergence sur la scène internationale, est donc passée de 50 % à 30 %³⁷. Ajoutons enfin que la décision de renoncer à un arsenal nucléaire ou à des projets dans ce sens a contribué à la stratégie d'émergence de l'Afrique du Sud, de la Corée du Sud, de l'Australie et du Brésil, désormais membres du G20³⁸. En revanche, les États ayant acquis des systèmes d'armes nucléaires au cours de ces vingt dernières années peuvent difficilement apparaître comme des puissances émergentes. Le Pakistan et la Corée du Nord, dont l'essai de 2009

36. Nous ne nions évidemment pas que le Japon a évoqué à plusieurs reprises au cours de son histoire la possibilité de se doter de ce type d'armes.

37. Nous ne tombons pas dans le piège de la téléologie opposée qui consisterait à affirmer que ce déclin est linéaire.

38. Les analyses les plus récentes des cas sud-coréen, sud-africain et australien se lisent dans W. Potter, G. Mukhatzhanova (eds), *Forecasting Nuclear Proliferation in the 21st Century. The Role of Theory*, op. cit., chap. 7, 12 et 13. Sur les histoires nucléaires de l'Argentine et du Brésil, voir notamment Michell Reiss, *Bridled Ambition: Why Countries Constrain their Nuclear Capabilities*, Washington D.C., Woodrow Wilson Center Press, 1995, chap. 3 ; John R. Redick, « Nuclear Illusions: Argentina and Brazil », Henry L. Stimson paper n°25, décembre 1995 ; Arturo C. Sotomayor Velázquez, « Civil-Military Affairs and Security Institutions in the Southern Cone: The Sources of Argentine-Brazilian Nuclear Cooperation », *Latin American Politics and Society*, 46 (4), 2004, p. 29-60. Du fait de l'argument très controversé de J. E. C. Hymans, qui maintient que l'Argentine n'a jamais vraiment eu d'ambitions militaires, nous nous abstenons d'ajouter ce pays à la liste. J. E. C. Hymans, *The Psychology of Nuclear Proliferation: Identity, Emotions and Foreign Policy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, chap. 6.

a dissipé les doutes qui planaient sur le succès de celui de 2006, ont plutôt émergé sur l'agenda des États problématiques en matière de sûreté et de sécurité nucléaire. Il n'est pas nécessaire d'ériger l'indice de développement humain en étalon de l'émergence sur la scène internationale pour observer que qualifier de puissance émergente un État régulièrement en proie à des famines de grande ampleur qui le contraignent à faire appel à l'aide alimentaire internationale n'est guère convaincant³⁹.

Même l'exception indienne est difficilement conciliable avec la thèse des « émergents proliférants », bien au-delà du fait qu'elle n'a pas obtenu de siège de membre permanent au Conseil de sécurité quatorze ans après sa campagne d'essais nucléaires.

L'objection consistant à mettre en avant la Chine et l'Inde comme puissances du monde de demain, dotées d'armes nucléaires, aux côtés des États-Unis et de la Russie, souffre de trois problèmes. N'oublions pas qu'il y a moins de vingt ans, l'avenir était japonais⁴⁰. L'objection sous forme de prophétie relative à la Chine et l'Inde est donc aussi fragile que toutes celles qui l'ont précédée. Fidèle à la logique de la téléologie, elle néglige le rôle de l'imprévisible, sauf s'il accélère une tendance déjà jugée déterminante. En outre, certains analystes décèlent déjà des fragilités considérables susceptibles de porter préjudice à l'émergence des nouveaux géants en devenir. La Chine doit notamment faire face à un fossé grandissant entre les plus riches et les plus pauvres de ses citoyens ainsi qu'à des revendications indépendantistes minoritaires telles que celles des Ouighours, qui pourraient mettre en péril la cohésion nationale. Sur le plan économique, le pays est contraint de maintenir une croissance de 7 %, ne serait-ce que pour permettre l'insertion des nouveaux venus sur le marché national du travail⁴¹. L'Inde est également en proie à des tensions religieuses, économiques et sociales⁴², sans oublier la rivalité persistante avec le Pakistan, par lequel doivent passer les pipelines en provenance de l'Iran et du Turkmenistan censés alimenter Dehli dont les besoins en hydrocarbures sont croissants. La rivalité indo-pakistanaise suggère une faiblesse

39. Certes, la « grande famine » nord-coréenne a eu lieu dans les années 1990, soit avant l'acquisition d'armes nucléaires, mais Pyongyang a encore massivement recours à l'aide alimentaire pour nourrir sa population. En 2011, l'Union européenne a débloqué dix millions d'euros pour porter assistance à 650 000 personnes menacées de famine. Arnaud Vaulerin, « La Corée du Nord nourrie par l'UE », *Libération*, 5 juillet 2011.

40. Voir par exemple Paul Kennedy, *The Rise and Fall of Great Powers: Economic Change and Military Conflict from 1500 to 2000*, New York, Vintage Books, 1989 [1987], p. 458 et suivantes.

41. Susan L. Shirk, *China, Fragile Superpower: How China's Internal Politics Could Derail Its Peaceful Rise*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

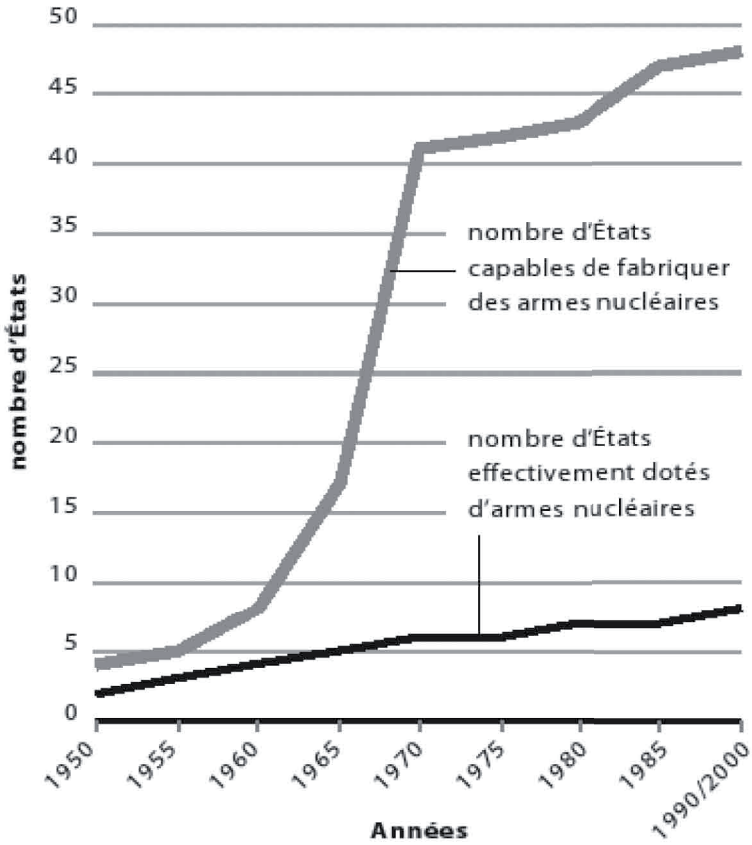
42. Pour une approche radicale de ces questions, voir Vandana Shiva, *India Divided: Diversity and Democracy under Attack*, New York, Seven Stories Press, 2003.

profonde de l'argument de l'« émergent proliférant » appliqué au cas indien. En effet, l'acquisition d'armes nucléaires par les deux nations rivales d'Asie du Sud a profondément déstabilisé la région et, même si l'on accepte qu'elle a contribué à l'émergence de l'Inde, va constituer au mieux un facteur de complication dans la poursuite de cette dynamique, au pire un risque sécuritaire majeur⁴³.

Ensuite, si le développement d'arsenaux nucléaires était la voie d'accès privilégiée ou nécessaire à l'émergence sur la scène internationale, un nombre croissant d'États aurait dû l'emprunter au fil du temps, indépendamment du succès du programme en question. Affirmer que le renoncement ne devrait pas exister n'est pas correct dans la mesure où certains États ou dirigeants recherchent le *statu quo* et non l'émergence. Si la demande d'armes nucléaires était aussi présente que le veut le paradigme de la prolifération, le temps aurait dû accentuer cette tendance puisqu'il permet la diffusion des technologies nucléaires, que ce soit dans le cadre du programme « Atomes pour la paix » ou des collaborations entre alliés. Or le différentiel entre États capables de se doter d'armes nucléaires et États effectivement dotés s'est accentué avec le temps (figure 2). Quant au nombre d'États ayant des activités nucléaires, loin d'être en croissance stricte et permanente, il décroît depuis le début des années 1980. Plus encore, si l'on rapporte ce nombre au nombre total d'États, l'inadéquation du paradigme de la prolifération apparaît de manière encore plus flagrante, puisque la tendance générale à la décroissance a commencé dès la fin des années 1950 (figure 3). Cette différence s'interprète par le processus de création de nouveaux États dans le cadre de la décolonisation qui est plus rapide que l'apparition de nouveaux programmes nucléaires.

43. S. Paul Kapur, *Dangerous Deterrent: Nuclear Weapons Proliferation and Conflict in South Asia*, Palo Alto, Stanford University Press, 2007, et « Revisionist Ambitions, Conventional Capabilities and Nuclear Instability: Why Nuclear South Asia Is Not Like Cold War Europe », dans S. D. Sagan (ed.), *Inside Nuclear South Asia*, Palo Alto, Stanford University Press, 2009.

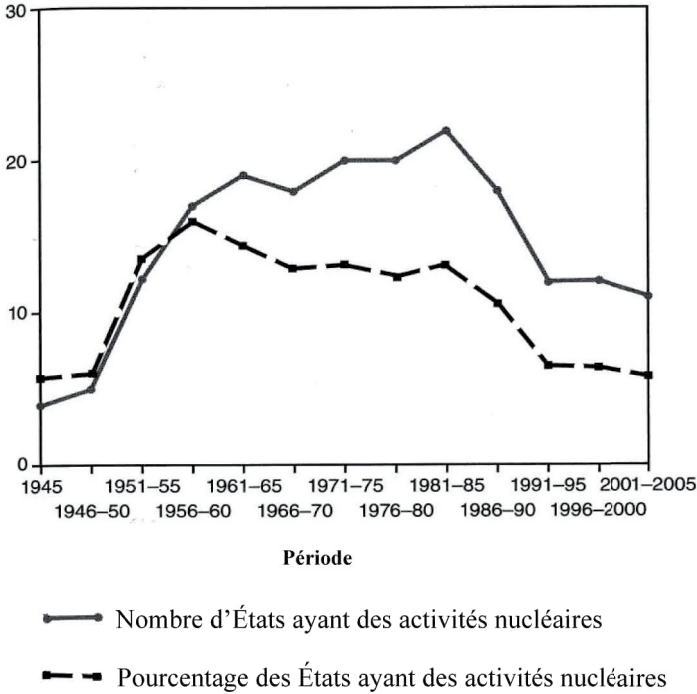
Figure 2. Comparaison historique du nombre d'États technologiquement capables de se doter d'un système d'armes nucléaires et du nombre d'États effectivement dotés



Source : d'après J. E. C. Hymans, *The Psychology of Nuclear Proliferation: Identity, Emotions and Foreign Policy*, op. cit., p. 4⁴⁴.

44. J. E. C. Hymans établit ce graphe à partir des données présentées dans le projet <http://es.rice.edu/projects/Poli378/Nuclear/Proliferation> et précise les modalités de son établissement aux pages 4 et 5 de son ouvrage. Pour une critique de cette mesure, voir S. D. Sagan, « The Causes of Nuclear Weapons Proliferation », *Annual Review of Political Science*, 14, 2011, p. 230.

Figure 3. Nombre d'États ayant des activités liées à des armes nucléaires en valeur absolue et en pourcentage du nombre total d'États, de 1945 à 2005



Source : Harald Muller, Andreas Schmidt, « The Little-Known Story of Deproliferation: Why States Give up Nuclear Weapons Activities », dans W. Potter, G. Mukhatzhanova (eds), *Forecasting Nuclear Proliferation in the 21st Century. The Role of Theory*, op. cit., p. 129⁴⁵.

Il ne s'agit pas ici de nier qu'un État puisse, si ses dirigeants le décident, mettre la quête d'un système d'armes nucléaires au service d'une stratégie d'émergence sur la scène internationale. L'histoire nucléaire suggère simplement que, contrairement aux prévisions de la téléologie des « émergents proliférants », un tel calcul est loin d'être nécessaire, qu'il n'est pas irréversible et que, au cours de la période récente, il ne s'est pas révélé concluant. Plus encore, l'approche par la téléologie de l'« émergent proliférant » occulte la possibilité du changement au cours de l'histoire nucléaire de l'État considéré ; elle ne rend pas compte non plus de la diversité des comportements à l'égard des systèmes d'armes nucléaires, qui vont de l'absence d'intérêt à l'acquisition et au maintien⁴⁶.

45. Nous renvoyons à leur appendice p. 157-158 et observons simplement que leurs mesures des activités liées à des armes nucléaires sont loin d'être optimistes.

46. Pour une analyse distinctive de toutes les stratégies possibles, voir B. Pelopidas, *Renoncer à l'arme nucléaire. La séduction de l'impossible ?*, op. cit., chap. 2.

La proposition selon laquelle les émergents sont des proliférants semble d'autant plus séduisante que ces deux pans relèvent d'une compréhension téléologique de l'histoire, qui demeure présente, bien que parfois sur un mode implicite, au sein de la communauté des analystes des questions nucléaires. L'intuition de Carr sur les travers de l'étude des relations internationales semble donc toujours pertinente dans ce sous-champ de la discipline encore très influencé par les postulats réalistes. L'histoire est perçue comme orientée selon une trajectoire unique désignée par ceux qui l'ont déjà empruntée. Cette compréhension univoque des trajectoires historiques réduit ces dernières à la dichotomie prolifération/non-prolifération, la seconde paraissant toujours plus provisoire que la première. Elle ne permet pas de rendre compte de la multiplicité des stratégies impliquant les armes nucléaires et moins encore du changement de ces stratégies pour un État donné au fil du temps. En ce sens, cette variante de la téléologie confirme les effets de dépolitisation de ce type d'approche de l'histoire.

Terminons par une proposition sur les implications politiques de la téléologie des « émergents proliférants ». Celle-ci se veut autoréfutante et repose sur l'idée qu'anticiper le pire et en faire une prophétie autorisée est une mesure de prudence. En annonçant et en répétant par la voix d'experts reconnus comme tels l'imminence de la prolifération, on espère notamment l'éviter⁴⁷. Or, si l'on admet que les déterminants de l'acquisition de systèmes d'armes nucléaires sont au moins en partie symboliques⁴⁸, relèvent de la quête de reconnaissance sur la scène internationale et peuvent varier au fil du temps, paradoxalement, la proposition des « émergents proliférants » perpétue la valorisation des systèmes d'armes nucléaires comme instruments de puissance et réduit au silence ou au statut de suspects les voix qui pourraient raconter les histoires du renoncement⁴⁹. Même si les acteurs politiques actuels sont inflexibles sur cette question, éduquer la prochaine génération dans un sens propice à la non-prolifération devrait commencer par leur faire entendre ces voix en leur transmettant une approche plus équilibrée de l'histoire nucléaire. Qu'elle se veuille une proposition descriptive rendant compte de l'histoire nucléaire, ou prescriptive, participant du projet

47. Sur le rôle des experts en la matière, *ibid.*, chap. 6.

48. Voir notamment P. R. Lavoy, « Nuclear Myths and the Causes of Proliferation », *Security Studies*, 2 (3-4), 1993, p. 192-212, et la synthèse classique de S. D. Sagan, « Why Do States Build Nuclear Weapons?: Three Models in Search of a Bomb », *International Security*, 21 (3), 1996-1997, p. 54-86.

49. Les soupçons qui ont pesé sur les Sud-Africains après le démantèlement de leur arsenal nucléaire et sa reconnaissance par l'AIEA en sont un exemple frappant. Jeffrey T. Richelson, *Spying on the Bomb: American Nuclear Intelligence from Nazi Germany to Iran and North Korea*, New York, W. W. Norton, 2006, p. 373-400.

politique de non-prolifération, la proposition des « émergents proliférants » semble, en dernière analyse, partielle, fragile, voire contre-productive⁵⁰. ■

Benoît Pelopidas est maître de conférences (*lecturer*) en relations internationales à la School of Sociology, Politics and International Studies (SPAIS) de l'Université de Bristol, et chercheur affilié au Center for International Security and Cooperation (CISAC) de l'Université Stanford. Ses recherches, récompensées par deux prix internationaux, portent sur le rôle des intellectuels et des experts dans la définition des politiques de sécurité internationale, sur l'histoire nucléaire internationale et ses usages politiques, sur le renoncement aux armes nucléaires et sur les politiques nucléaires de la France. Il a notamment publié (avec Didier Chaudet et Florent Parmentier) *L'empire au miroir : stratégies de puissance aux États-Unis et en Russie* (Genève, Droz, 2007) ; *When Empire Meets Nationalism: Power Politics in the US and Russia* (Farnham, Burlington, Vt., Ashgate, 2009) et publiera prochainement *Renoncer à l'arme nucléaire* (Paris, Presses de Sciences Po). Adresse électronique : bpelo@stanford.edu

50. Je remercie Sonia Drobysz, Bastien Irondelle et les deux évaluateurs anonymes de *Critique internationale* pour leurs suggestions et leurs critiques d'une version antérieure de cet article, ainsi que Thomas Ansart pour son aide pour les illustrations.